

Chapitre 4

Sur la diversion

1. J'ai été autrefois employé à consoler une dame vraiment affligée (la plupart du temps, les chagrins des dames sont artificiels et conventionnels).

*Une femme a toujours des larmes prêtes en quantité,
Et qui n'attendent qu'un signe d'elle
Pour se mettre à couler.*

Juvénal [35],
VI, vv.
272-274.

2. On s'y prend mal quand on s'oppose à ces souffrances, car cela ne fait que les aiguillonner et les pousser encore plus avant dans le chagrin : on exaspère le mal par l'excitation de sa contestation. Que l'on vienne à contester, dans la conversation ordinaire, des choses que j'aurais dites sans y prêter attention, j'en fais alors toute une affaire, je les soutiens passionnément et bien au-delà de mon véritable intérêt¹. En procédant ainsi, vous présentez d'emblée votre intervention de façon brutale, là où la façon d'aborder son patient, pour un médecin, doit être aimable, gaie, agréable. Jamais un médecin laid et déplaisant ne fit rien de bon ! Au contraire, donc, il faut dès le début se montrer secourable, prêter l'oreille à leur plainte, et montrer en quelque façon qu'on la comprend et l'approuve. Par cet accord passé avec elles, vous obtenez le droit d'aller plus avant, et par un mouvement

1. Mon interprétation diffère ici de celle de A. Lanly [53] qui écrit : « Je le ferais plus encore pour ce qui aurait de l'intérêt pour moi ». Je comprends pour ma part : « beaucoup plus [que] ce à quoi j'aurais intérêt ».

insensible et facile, vous parvenez aux réflexions plus fermes et propres à hâter leur guérison.

3. Comme je désirais surtout faire illusion à l'assistance qui avait les yeux sur moi, je m'avisai de mettre un plâtre sur la plaie. Il se trouva aussi, comme l'expérience le prouva, que je n'eus pas la main heureuse, et que je faillis dans ma persuasion. Ou bien je présentais des raisons trop pointues et trop arides, ou je le faisais trop brusquement, ou trop nonchalamment. Après m'être un temps occupé de ses tourments, je renonçai à la guérir par de forts et vifs raisonnements, soit parce que je n'en avais pas, soit que je pensais mieux parvenir à mes fins autrement. Je ne pris pas non plus les différentes manières prescrites par la philosophie pour consoler : « ce que l'on déplore n'est pas un mal », comme dit Cléanthe ; « c'est un mal sans importance », selon les Péripatéticiens ; « se plaindre est un acte qui n'est ni juste ni louable », comme le dit Chrysippe ; ni même la façon de voir les choses selon Épicure, pourtant plus proche de mon style, et qui consiste à transférer la pensée des choses pénibles vers d'autres plus plaisantes. Ni de faire contrepoids au mal avec tout cet amas de préceptes, en les utilisant selon l'occasion, comme le préconise Cicéron. Mais en détournant tout doucement nos propos, en les faisant dévier peu à peu vers des sujets voisins d'abord, puis bientôt un peu plus éloignés quand elle s'en remettait un peu plus à moi, je lui ôtai imperceptiblement cette pensée douloureuse, et l'amenai à faire bonne contenance et à se montrer apaisée, pour autant que je fusse auprès d'elle. J'avais usé de diversion. Ceux qui me succédèrent en cette tâche ne trouvèrent pas chez elle d'amélioration : c'est que je n'avais pas porté la cognée à la racine du mal...

4. J'ai peut-être évoqué ailleurs quelques cas de diversions publiques². Et l'on trouve fréquemment décrits, dans les livres des historiens, les procédés de diversion militaire, comme celui dont usa Périclès pendant la guerre du Péloponnèse, ou bien d'autres encore ailleurs, pour débarrasser leur pays de forces dangereuses.

5. Ce fut par un ingénieux détour que le sire d'Himbertcourt se sauva avec d'autres de la ville de Liège. Le Duc de Bour-

2. Par exemple dans II, 22,3 : « Il s'agissait d'emmener avec lui [Jean Le Bon] cette grande quantité de jeunes gens remuants qui constituaient ses troupes. »

gogne, qui l'assiégeait, l'y avait fait entrer en exécution des termes de l'accord passé pour leur reddition³. La population, assemblée pour cela durant la nuit, commence à se révolter contre l'accord en question, et beaucoup décidèrent de s'emparer des négociateurs, qui se trouvaient en leur pouvoir. Le sire d'Himbercourt, sentant le vent de la première vague de ces gens qui venaient se ruer jusque chez lui, leur présenta soudain deux des habitants de la ville (car il en avait plusieurs avec lui), chargés de faire des offres plus douces pour leur assemblée, et qu'il venait sur-le-champ d'imaginer par nécessité. Ces deux-là calmèrent la première tempête, faisant rentrer cette populace en fureur dans l'Hôtel de Ville pour entendre leurs propositions et y délibérer. La délibération fut courte : un nouvel orage éclate, aussi vif que le premier ; d'Himbercourt leur jette à la tête quatre nouveaux intercesseurs du même acabit, qui déclarent avoir à leur faire cette fois des propositions plus avantageuses, propres à leur donner satisfaction. Et voilà le peuple derechef entraîné en conclave... Tant et si bien que, en leur fournissant ainsi des leurres, en détournant leur colère, et en la dissipant en vaines consultations, il finit par l'endormir jusqu'au lever du jour, ce qui était sa grande préoccupation.

6. Voici encore une histoire du même genre. Atalante, jeune fille d'une beauté extrême et d'une étonnante agilité, fit savoir à la foule des soupirants qui la demandaient en mariage qu'elle accepterait celui qui l'égalerait à la course, mais à la condition que ceux qui n'y parviendraient pas en perdraient la vie, et plus d'un estimèrent que le prix valait la peine de courir le risque de ce cruel marché. Hippomène ayant à faire son essai à son tour, s'adressa à la déesse patronne de cette amoureuse ardeur, l'appelant à son secours ; celle-ci, exauçant sa prière, le munit de trois pommes d'or, et lui enseigna comment s'en servir. Le départ de la course une fois donné, quand Hippomène sentit sa maîtresse sur ses talons, il laissa échapper, comme par inadvertance, une des pommes, et elle, captivée par la beauté de l'objet, ne manqua pas de se détourner pour la ramasser :

*La fille est saisie d'étonnement, et conquise par le fruit brillant,
Se détourne de sa course, et ramasse cet or qui roule.*

Ovide [56],
X, vv.
666-667.

3. On trouve cet épisode dans Philippe De Commynes, *Mémoires*, II, 3.

7. Il en fit autant, au bon moment, avec la deuxième et la troisième, jusqu'au moment où, grâce à cette ruse et cette diversion, l'avantage de la course lui fut acquis.

8. Quand les médecins ne peuvent venir à bout du cataracte⁴, ils font diversion, et le détournent vers une autre partie du corps moins critique. Je m'aperçois que c'est aussi la recette la plus commode pour les maladies de l'âme. « *Il faut parfois détourner l'esprit vers d'autres objets, d'autres préoccupations, d'autres soins, d'autres travaux; c'est souvent grâce au changement de lieu, tout comme pour les malades qui ne guérissent pas, qu'il faut le soigner.* » On ne lui présente pas les maux de front; on ne lui en fait pas supporter ni parer les attaques, on les lui fait esquiver et s'en détourner.

Cicéron [20],
IV, xxxv.

*La mort en
face ?*

9. Voici au contraire une méthode qui est trop élevée et trop difficile: il ne convient qu'aux hommes de premier ordre de s'arrêter carrément sur la chose, l'examiner, la juger. Il n'appartient qu'à Socrate d'affronter la mort avec un visage habituel, l'appivoiser, et s'en moquer. Lui ne cherche pas de consolation au-dehors: mourir lui semble un accident naturel et indifférent. Il la fixe des yeux, et s'y résout, sans regarder ailleurs. Les disciples d'Hégésias⁵ se laissaient mourir de faim sous l'influence de ses leçons, et en si grand nombre, que le roi Ptolémée lui défendit de tenir désormais dans son école ces raisonnements homicides. Ces gens-là ne considèrent pas la mort en elle-même, ils ne la jugent pas; ce n'est pas à cela que s'arrête leur pensée: ils fuient en avant, ils courent vers une existence nouvelle. Ces pauvres gens que l'on voit sur l'échafaud, remplis d'une ardente dévotion, y occupant tous leurs sens autant qu'ils le peuvent, prêtant l'oreille aux instructions qu'on leur donne, les yeux et les mains tendus vers le ciel, disant des prières à haute voix, avec une agitation vive et continuelle, font assurément une chose louable, et qui convient à une telle situation. On doit les louer pour leur religion, mais pas vraiment pour leur courage: ils esquivent la lutte, ils évitent d'envisager la mort, de la même façon que l'on distrait les enfants quand on s'appête à leur donner un coup de lancette. J'ai vu parfois de ces hommes, quand leurs yeux tombaient sur les

4. « Inflammation des muqueuses donnant lieu à une hypersécrétion » (Dict. *Petit Robert*).

5. Philosophe cyrénaïque, vers 300 av. J.-C.

horribles préparatifs de la mort qui les entouraient, en être glacés d’effroi et rejeter violemment ailleurs leurs pensées. À ceux qui passent au-dessus d’un abîme effroyable, on ordonne de fermer les yeux ou de les détourner.

10. Subrius Flavius avait été condamné par Néron à être mis à mort par Niger, chef de guerre comme lui. Quand on le conduisit à l’endroit où devait se faire l’exécution, voyant le trou que Niger avait fait creuser pour l’y jeter et le trouvant mal fait, il déclara : « Même cela n’a pas été fait selon la règle militaire », dit-il à l’adresse des soldats qui se trouvaient là. Et à Niger, qui l’exhortait à tenir la tête ferme : « Puisses-tu frapper aussi fermement toi même ! » Et il avait bien deviné : car le bras de Niger tremblait, et il dut s’y reprendre à plusieurs fois. En voilà un qui semble bien avoir eu sa pensée directement et fermement dirigée vers son objet. Tacite [87], XV, 67.

11. Celui qui meurt dans la mêlée, les armes à la main, ne fait pas attention à la mort, il ne la sent pas, ne la considère pas : il est porté par l’ardeur du combat. Un homme estimable de ma connaissance, tombé à terre en combattant en champ clos, et se sentant frappé par la dague de son ennemi à neuf ou dix reprises, alors que chacun des assistants lui criait de penser à son examen de conscience, me raconta pourtant par la suite que même si ces voix parvenaient à ses oreilles, elles ne l’avaient jamais vraiment touché, et qu’il ne pensait vraiment qu’à une seule chose : repousser son adversaire et se venger. Et d’ailleurs, il tua son homme dans ce combat.

12. Il rendit un grand service à L. Silanus, celui qui lui signifia sa condamnation : l’ayant entendu répondre qu’il était bien préparé à mourir, mais pas par des mains criminelles, il se rua sur lui avec ses soldats pour le maltraiter ; et comme Silanus, sans armes, se défendait avec acharnement à coups de poing et à coups de pied, il le fit mourir dans ce combat, dissipant dans une colère subite et violente les affres d’une mort lente et préparée à laquelle il était destiné. Tacite [87], XVI, 7 et 9.

13. Nous pensons toujours à autre chose : l’espérance d’une autre vie, meilleure, nous retient et nous renforce ; ou encore, l’espoir en la valeur de nos enfants, la gloire future de notre nom,

la fuite loin des misères de cette vie, la vengeance qui s'abattra sur ceux qui provoquent notre mort...

Virgile [97],
IV, 382-387.

*J'espère quant à moi que si les dieux justes ont quelque pouvoir,
Tu subiras tous les supplices au milieu des écueils
En répétant le nom de Didon...
Je l'entendrai jusque dans le profond séjour des Mânes.*

14. Xénophon faisait un sacrifice, la tête couronnée, quand on vint lui annoncer la mort de son fils Gryllos, à la bataille de Mantinée. À l'annonce de la nouvelle, il commença par jeter sa couronne à terre ; mais entendant dire ensuite que sa mort avait été très valeureuse, il la ramassa, et la remit sur sa tête.

Diogène
Laërce [38],
II, 54.

15. Épicure lui-même, au moment de mourir, se console avec l'utilité et l'éternité de ses écrits. « *Tous les tracas liés à la gloire et à la célébrité deviennent aisés à supporter.* » La même blessure, la même souffrance ne sont pas aussi difficiles à supporter pour un général d'armée que pour un soldat. Épaminondas supporta plus allègrement sa mort quand on l'eut informé que la victoire était demeurée de son côté. « *Voilà des soulagements, voilà des réconforts dans les plus grandes douleurs.* » Il est bien d'autres circonstances qui nous amusent, nous divertissent et nous détournent de la considération des choses en elles-mêmes.

Cicéron [20],
II, 26.

Cicéron [20],
II, 26.

16. Les arguments de la philosophie eux-mêmes sont sans cesse à côté du sujet, et l'esquivent, en effleurant à peine la croûte. Voici ce que disait le grand Zénon, le premier homme de la première école philosophique, celle qui domine toutes les autres, à propos de la mort : « *Aucun mal n'est honorable ; la mort est honorable ; elle n'est donc pas un mal.* » Contre l'ivrognerie : « *Nul ne confie son secret à un ivrogne ; chacun le confie au sage ; le sage ne peut donc être ivrogne.* » Atteint-on par là le centre de la cible ? J'ai plaisir à voir ces âmes élevées ne pas pouvoir se dépendre de notre commune destinée. Si parfaits qu'ils soient, ce sont pourtant toujours et bien lourdement, des hommes.

17. C'est une douce passion que la vengeance : elle fait sur nous une impression profonde et naturelle ; je le vois bien, même si je n'en ai aucune expérience. Pour en détourner un jeune prince, récemment, je ne lui ai pas dit qu'il fallait tendre l'autre joue à celui qui vous a frappé, comme le voudrait le devoir de charité ;

je ne lui ai pas non plus présenté les tragiques événements que la poésie attribue à cette passion. Je l'ai laissée de côté, et je me suis plu à lui faire goûter la beauté d'une image contraire : l'honneur, la faveur, la bienveillance qu'il obtiendrait par la clémence et la bonté. Je l'ai détourné en utilisant l'ambition : voilà comment on fait.

18. Si votre souffrance d'amour est trop forte, dispersez-la, dit-on. Et c'est vrai, car j'en ai souvent usé, et avec succès : brisez-la en divers désirs parmi lesquels il y en aura un qui sera le chef et le maître, si vous voulez, mais de peur qu'il ne vous gourmande et ne vous tyrannise, affaiblissez-le, retenez-le en le divisant et en le détournant.

Quand votre sexe est pris d'un violent désir

*Jetez tout ce qui est amassé en vous
Dans le premier corps venu.*

Perse [63],
VI, v. 73.
Lucrèce [43],
IV, v. 1065.

Et pourvoyez-y de bonne heure, de peur que vous n'en soyez en peine, une fois qu'il vous aura saisi,

*Si vous ne traitez pas vos premières plaies par de nouvelles,
Et si vous ne les confiez à quelque Vénus de carrefour*

Lucrèce [43],
IV, v.
1070-1071.

19. Je fus autrefois atteint par une profonde contrariété, eu égard à ma nature, un chagrin plus légitime encore que puissant. Peut-être y aurais-je succombé, si je n'avais compté que sur mes propres forces. Ayant besoin d'une puissante diversion pour m'en arracher, je m'appliquai consciencieusement à devenir amoureux : l'âge m'y aidait. L'amour me soulagea en m'arrachant au mal causé par l'amitié. Partout ailleurs, il en est de même. Une pensée agaçante m'obsède ; au lieu de la combattre, je trouve plus simple de la changer : si je ne puis en trouver une qui lui soit contraire, je la remplace au moins par une autre, différente. La variation apporte toujours un soulagement, dissout et dissipe ; si je ne puis la combattre, au moins je lui échappe, et en la fuyant, je biaise, je ruse : en changeant de lieu, d'occupation, de compagnie, je me sauve dans la foule d'autres distractions et d'autres pensées, où elle perd ma trace, et me perd pour de bon.

*La diversion
amoureuse*

20. C'est ainsi que procède la Nature, par le bienfait de l'inconstance ; car le temps qu'elle nous a donné comme souverain

médecin de nos tourments tire principalement son effet de ce que, fournissant d'autres choses et d'autres sujets à notre imagination, il défait et détruit notre première idée, pour forte qu'elle soit. Un sage ne voit guère moins son ami mourant, au bout de vingt cinq ans, qu'il ne le voyait la première année ; et si l'on en croit Épicure, nullement moins, car il pensait que ni le fait de les prévoir, ni leur ancienneté, n'apporte d'adoucissement aux différends qui ont pu s'élever entre eux. Mais tant d'autres pensées viennent traverser la première qu'elle finit pourtant par s'alanguir et se lasser.

21. Pour détourner de lui la rumeur publique, Alcibiade coupa les oreilles et la queue à son plus beau chien, et le chassa de chez lui : ainsi le peuple, ayant ce beau sujet de bavardage, le laisserait tranquille dans ses autres actions. J'ai aussi observé des femmes qui, dans le but de détourner d'elles l'opinion et les conjectures des gens à leur égard, mettaient les beaux parleurs sur de fausses pistes, en dissimulant leurs amours véritables par des amours feintes. Mais j'en ai vu une qui s'est laissée prendre pour de bon à sa propre feinte, et a abandonné sa véritable passion initiale pour celle qu'elle simulait, et j'ai appris par elle que ceux qui sont bien lotis en amour sont des sots de se laisser aller à porter un masque. Les entrevues et les entretiens publics étant réservés à ce soupirant prétendu, vous pensez bien qu'il ne serait pas très habile s'il ne finissait par se mettre à votre place et vous faire prendre la sienne : c'est en vérité tailler et coudre un soulier pour en chausser un autre !

22. Il suffit de peu de chose pour nous divertir et nous distraire, car ce qui nous occupe est peu de chose. Nous n'examinons guère les choses dans leur ensemble, et une par une : ce sont des circonstances particulières ou des aspects minimes et superficiels qui nous frappent. Et ce qui en sort, ce ne sont que de vaines écorces.

Lucrèce [43],
v. 803.

*Comme les rondes enveloppes dont les cigales
Se dépouillent en été.*

23. Plutarque lui-même regrette sa fille pour les pitreries qu'elle faisait dans son enfance⁶. Le souvenir d'un adieu, d'une action, d'une gentillesse particulière, d'une dernière recomman-

6. Plutarque, *Consolation envoyée à sa femme pour la mort de sa fille*, in [73], XXXVII, f° 255 v° G.

Plutarque
[74], Vie
d'Alcibiade,
XIV.

dation, voilà ce qui nous afflige. La toge de César sema le trouble dans Rome, ce que n'avait pas fait sa mort. Le son même de ces mots qui résonnent à nos oreilles : « Mon pauvre maître ! », « Mon grand ami ! » « Hélas, mon cher père » – ou « Ma bonne fille ». Quand le souvenir de ces mots me revient, et que j'y regarde de près, je trouve que ces plaintes ne reposent que sur les mots et le ton : ce sont eux qui m'atteignent. Il en est de même pour les exclamations des prêcheurs, qui émeuvent souvent leur auditoire plus que ne le font leurs raisonnements. Ou comme nous frappe la plainte pitoyable d'une bête qu'on tue pour nos besoins : je ne puis pénétrer ni soupeser entièrement la véritable essence de ce qui est en jeu.

La douleur s'excite elle-même par ses propres aiguillons.

Lucain [41],
II, v. 42.

Ce sont là les fondements de notre douleur.

24. La façon dont mes *pierres*⁷ sont incrustées, et spécialement dans la verge, m'a parfois plongé dans de longues périodes de rétention d'urine, pendant trois ou quatre jours, et amené si près de la mort que c'eût été folie d'espérer l'éviter, ou même désirer, dans les cruelles attaques que cet état me cause. Ô que ce bon empereur, qui faisait lier la verge à ses criminels pour les faire mourir en les empêchant ainsi de pisser était passé maître dans la science des bourreaux ! Me trouvant dans cet état, je considérai comment l'imagination usait de choses légères et futiles pour nourrir en moi le regret de la vie : sur quels atomes reposaient en mon âme la gravité et la difficulté de ce départ, et comment, dans un moment si important, nous donnons leur place à des pensées bien frivoles. Un chien, un cheval, un livre, un verre, – à quoi ne pensons-nous pas ? – tout cela avait de l'importance dans ce que j'allais perdre. Pour d'autres, peut-être, ce sont leurs ambitions, leur bourse, leur science : non moins sottement, me semble-t-il. J'envisage calmement la mort quand je la considère dans son universalité, comme la fin de la vie. En bloc, je la domine, par le menu, elle me tenaille. Les larmes d'un laquais, la distribution de mes effets, le contact d'une main connue, un banal mot de consolation, tout cela m'attendrit et m'émeut.

Suétone, [83],
Tibère.

7. Les « calculs » rénaux, dont Montaigne souffrit une grande partie de sa vie, et dont il parle souvent.

25. C'est pour cela aussi que les plaintes des œuvres littéraires nous touchent l'âme : les regrets de Didon ou d'Ariane dans Virgile et dans Catulle émeuvent même ceux qui n'y croient pas, et c'est la marque d'une nature insensible et dure que de n'en ressentir aucune émotion ; on dit que celle de Polémon l'était extraordinairement, puisqu'il ne pâlit même pas sous la morsure du chien enragé qui lui emporta le gras de la jambe. Aucune sagesse n'est capable de concevoir la raison d'un chagrin, si vif et si entier soit-il, par le simple jugement, sans être affectée par sa réalité, à laquelle les yeux et les oreilles prennent leur part – et ces organes ne sont pourtant excités que par des événements anodins en eux-mêmes.

*Apparence
et sincérité*

26. Est-il raisonnable que les arts eux-mêmes se servent et fassent leur profit de notre sottise naturelle ? L'Orateur, dit la rhétorique, dans cette comédie qu'est son plaidoyer, se laissera lui-même émouvoir par le son de sa voix, et par ses agitations feintes ; il se laissera tromper lui-même par la passion qu'il simule : par la représentation qu'il en donne, il ressentira une douleur véritable et profonde qu'il communiquera aux juges, qui en sont pourtant bien plus éloignés encore. C'est aussi ce que font ces personnes dont on achète les services dans les funérailles, pour renforcer la cérémonie du deuil, et qui vendent leurs larmes et leur tristesse à la demande. Car même si leur attitude est affectée, à force d'adopter une certaine contenance elles se laissent finalement emporter tout à fait par elle, et ressentent au fond d'elles-mêmes une véritable mélancolie.

27. Je fus, avec plusieurs autres de ses amis, de ceux qui conduisirent à Soissons le corps de monsieur de Grammont, depuis le siège de la Fère où il avait été tué. Et je m'aperçus que partout où nous passions, nous remplissions de lamentations et de pleurs les gens que nous rencontrions, par le simple spectacle de notre convoi solennel – puisque le nom du trépassé ne leur était même pas connu !

28. Quintilien dit qu'il a vu des comédiens tellement investis dans un rôle de deuil qu'ils en pleuraient encore une fois rentrés chez eux. Et à propos de lui-même, il raconte qu'ayant fait naître chez quelqu'un une certaine souffrance, il l'avait reprise à son compte au point de se surprendre, non seulement en train de

pleurer, mais avec la pâleur du visage et l'attitude d'un homme véritablement accablé de douleur.

29. Dans une région proche de nos montagnes⁸, les femmes font le « prêtre-Martin⁹ » : si elles amplifient leur regret du mari perdu par le souvenir de ses côtés bons et agréables, elles rassemblent aussi du même coup et font connaître ses imperfections, comme pour trouver là quelque compensation¹⁰ et détourner leur pitié vers le dédain. Elles agissent ainsi avec bien plus de naturel que nous qui nous empressons de tresser des couronnes artificielles à la première personne connue de nous qui disparaît, et à faire d'elle, après l'avoir perdue de vue, quelqu'un de complètement différent de ce qu'elle nous semblait être quand nous pouvions la voir. Comme si le regret avait une valeur instructive, ou que les larmes, en lavant notre intelligence, la rendaient plus claire. Je renonce dès à présent aux témoignages favorables que l'on voudra porter sur moi, non parce que j'en serais digne, mais parce que je serai mort.

30. Si l'on demande à cet homme que voilà : « Quel intérêt avez-vous à tenir ce siège ? – L'intérêt de donner l'exemple, dirait-il, et d'obéir simplement au Prince : je n'en attends aucun profit ; et quant à la gloire, je sais combien petite est la part qu'un homme ordinaire comme moi peut en tirer. Je n'ai en la matière ni passion, ni querelle. » Et voyez pourtant, le lendemain, comme il est changé, bouillant et rouge de colère, quand il est à sa place prêt à donner l'assaut : c'est l'éclat de tant d'acier, le feu et le tintamarre de nos canons et de nos tambours qui lui ont instillé dans les veines cette dureté nouvelle et cette haine. Cause bien futile ! direz-vous. Comment cela, « cause » ? Il n'en est pas besoin pour agiter notre âme : une idée sans corps et sans objet la commande et la met en mouvement. Que je me mette à bâtir des châteaux en Espagne, et mon imagination m'y invente des agréments et des plaisirs dont mon âme est véritablement chatouillée et réjouie ; combien de fois remplissons-nous notre esprit

8. Les Pyrénées, et la région pourrait être la Chalosse, que Montaigne connaît bien.

9. Expression populaire signifiant quelque chose comme « faire les demandes et les réponses », comme le faisait dans un conte le prêtre nommé Martin, parce qu'il n'avait pas de clerc.

10. A. Lanly [53] écrit : « pour se mettre elles-mêmes sur l'autre plateau de la balance » ; pour moi le sens est « pour se consoler », tout simplement.

de tristesse ou de colère par de telles illusions, et nous installons-nous dans des souffrances imaginaires, qui altèrent et notre âme et notre corps ! Quelles grimaces bizarres, rieuses, confuses, la rêverie ne suscite-t-elle pas sur nos visages ? Quels éclats de voix, quelle agitation des membres ? Ne semble-t-il pas que cet homme, qui est pourtant seul, ait l'illusion d'avoir devant lui une foule de gens avec qui il négocie ? Ou bien quelque démon intime qui le persécute ? Demandez-vous à vous-même : quel est l'objet de ce changement ? Est-il rien d'autre que nous, dans la Nature, que le néant nourrisse, et sur quoi il ait pouvoir ?

31. Cambyse fit mourir son frère¹¹ parce qu'il avait rêvé que celui-ci devait devenir roi de Perse ; un frère qu'il aimait et en qui il avait toujours eu confiance ! Aristodème, roi des Messéniens, se tua, parce qu'il avait trouvé je ne sais quel hurlement de ses chiens de mauvaise augure. Et le roi Midas en fit autant, parce qu'il avait été troublé et contrarié par quelque mauvais songe qu'il avait fait. C'est estimer sa vie pour ce qu'elle vaut que de l'abandonner pour un songe.

32. Entendez pourtant comment notre âme triomphe de la misère du corps, de sa faiblesse, de la façon dont il est en butte à toutes les attaques et altérations : vraiment, c'est bien à elle d'en parler ! Toi, la première argile, si malheureusement façonnée par Prométhée !

Plutarque
[73], XXI,
*De la
superstition*,
f° 119 v°.

Properce,
[75], III, 5,
vv. 7-10.

*À cet ouvrage il apporta trop peu de sagesse,
Dans son œuvre il ne vit que le corps, et négligea l'esprit,
Et pourtant, pour bien faire, c'est par lui qu'il eût dû commencer !*

11. Hérodote [33], III, 30 et Plutarque [74], XII : *De l'amitié fraternelle*, f° 81 v°.